

Grâce au jeu d'intermédiaires plus ou moins fiables, après des mois d'expectative — il n'utilise ni mails, ni fax, confie rarement son numéro de téléphone — Sam Shepard a accepté de m'accorder un moment. Mon prétexte ? Une interview de fond pour une revue littéraire. Un prétexte plutôt fumeux, donc. Shepard se trouve sur le tournage d'une série TV, *Bloodline*, dont l'action a lieu dans les Keys de Floride, à une centaine de kilomètres de Miami. Entre boulot et parties de pêche au marlin bleu, il sera sur place plusieurs semaines. Je n'aurai qu'à lui faire passer un mot via un stagiaire ou un assistant, il me donnera rendez-vous.

À dire vrai, c'est sans aucune assurance de le croiser que j'atterris à Miami. Peut-être a-t-il déjà repris la route, peut-être a-t-il retrouvé son bureau d'écriture du Santa Fe Institute ou rallié sa ferme du Kentucky. Le plus probable est qu'il n'ait jamais entendu parler de moi. Mon contact, un ami à lui, metteur en scène, se nomme Cary Grant. On doit avoir tendance à l'affabulation avec un tel nom. Plus j'analyse la situation, plus mes chances de le rencontrer s'amenuisent, mais je garde en tête le récit de rencontres tout aussi improbables. Je suis décidé à jouer ma carte. Peu importe s'il ne se passe rien. Rien, je l'ai déjà. Le truc est d'éviter de gamberger. Le temps du vol, j'ai préparé une poignée de questions, fait la liste des sujets à aborder, toutes choses, me dis-je alors que le tapis roulant délivre les premiers bagages, qui s'autodétruiront à l'instant où j'apercevrai sa haute silhouette.

Les portes automatiques de l'aéroport s'ouvrent enfin, l'air épais et surchauffé d'un sauna me saute au visage. On m'avait pourtant prévenu, juin est un des mois les plus étouffants de

l'année, le taux d'humidité atteint les quatre-vingt-dix pour cent. Mes yeux brûlent, et comme à chaque vol je regrette l'alcool siroté dans l'avion. Pourquoi les bonnes résolutions s'évaporent-elles à dix mille mètres d'altitude? Je loue une voiture et m'engage illico sur la Route 1 en direction de la mythique Overseas Highway dont le terminus est Key West. J'ai prévu d'aller voir la maison d'Hemingway, même si Shepard reste invisible, cette visite sera déjà un événement. Le bleu est partout, au-dessus de moi, en dessous, au point que l'air semble teinté au cobalt. Comment ne pas penser à Hunter S. Thompson qui, en compagnie de Tim Corcoran, Jim Harrison, et Tom McGuane, a écumé ce territoire... Après Key Largo, les ponts d'acier se succèdent jusqu'à Tavernier. À un mètre à peine au-dessus de l'eau, la Chevrolet glisse, magnétisée par le champ lumineux. Présents en nombre, les pélicans pourraient taper du bec à ma fenêtre. Pour un peu, je prendrais un air de propriétaire rentrant chez lui, lunettes aux verres fumés sur le nez, chemise ouverte et poitrine frappée par l'air tiède. Un panneau indique l'entrée du comté de Monroe, j'arrive à Islamorada, une petite ville éclatée en plusieurs îlots. C'est ici que se tient le tournage de la série, enfin, c'est ce que j'espère.

Garé le long du front de mer, je m'installe sur un banc, sauvé par un Coca XL. Le jetlag et la fatigue me tombent dessus. Le vent fouette les drapeaux qui ornent les bateaux de plaisance alignés, la marina tangué sous mes yeux. Je vais prendre le temps. Rejoindre mon hôtel. Sortir dîner dans un de ces restaurants typiques qui pullulent sur la côte. Profiter de la douceur du soir avant de rentrer avaler une double dose de mélatonine.

Le cliquetis des gréments me plonge dans un demi-sommeil dont j'émerge la gorge sèche et la tête lourde, aveuglé

par une lumière cinglante. Les interrogations reprennent, toujours les mêmes. Ma seule certitude est que la décision de débarquer ici est de celles qui changent tout. De celles qui s'imposent et qui font que tout prend sens. Des gamins dévalent des toboggans en parlant espagnol. Des vedettes chargées de touristes arrivent des îles de Matecumbe et leurs célèbres spots de pêche au gros.

Être là.

Ne pas réfléchir!

Dans le hall du Sunset Inn, deux types assis au bar me dévisagent avec un étrange rictus, ceux-là mêmes déjà croisés en sortant de l'agence Rentalcars. Qui sont-ils? Une bouffée de parano due au manque de sommeil sans doute. Après une douche, je m'écroule sur le lit frais. À mon réveil, le ciel est rouge sanguine, les palmiers de l'hôtel ondulent sous les alizés, je suis entré dans la carte postale.

Comme je ne souhaite pas déguster sa fameuse «pizza au python», le réceptionniste me conseille le Lorena Cabana & Bar situé à la sortie de la ville. Plats typiques et vue splendide, assure-t-il. Son cousin tient l'endroit, je n'ai qu'à dire que Diego m'envoie. Des vélos sont mis à la disposition des clients, je fonce.

Le pub est bondé. Un groupe reprend des standards de jazz à la sauce caribéenne. Je me faufile jusqu'au bar pour commander une bière. Excités et joyeux, des jeunes vont et viennent entre la piste de danse et la terrasse qui surplombe la mangrove. Le spectacle de ces vies inconnues me fascine. Troisième bière, je remarque un type accoudé au comptoir dont le visage me rappelle quelqu'un. Assis de trois-quarts, il se tourne vers moi un instant, son regard m'envoie une décharge électrique. Je reconnais Ben Mendelsohn au casting lui aussi de la production Netflix. Une femme court-vêtue et

toute dorée lui glisse un mot à l'oreille avant de s'éclipser, une bouteille de rhum lui fait face, il en pince pour le local! Je lui souris plus-crispé-tu-meurs, et au lieu de piquer du nez dans le goulot de ma Saint Somewhere, je me lance.

— Salut! Tu es là pour le tournage de la série *Bloodline*?

— Ouais...

Le brouhaha est tel que je suis obligé de m'approcher de lui.

— Tu travailles avec Sam Shepard?

— Ouais... C'est mon père! Dans la série, je veux dire...

— Il est encore ici?

— Ouais...

Long silence. Je suis sur le point de renoncer quand:

— Pourquoi? Tu le connais?

— Non. En fait, je suis venu ici pour le rencontrer...

— Ah ouais? Il est cool Sam... L'autre jour, on discutait au maquillage, il me dit « Si je sais ce que j'ai à faire, je n'ai pas besoin de jouer ». Ça m'a fait réfléchir.

Loin de moi l'idée de lui jeter la pierre, mais Mendelsohn est défoncé. Il transpire, et au centre de ses yeux clairs, ses pupilles frétilent comme des gardons. Ses neurotransmetteurs sont en pleine fête foraine. Après un silence, il relève la tête et me demande:

— T'as payé, toi?

J'hésite à lui répondre. L'intensité qu'il met dans l'expression m'incline à penser qu'il ne parle pas de ma bière. Son œil humide me fouille comme un laser.

— Pardon? Payé pour quoi?

Il décoche un rire sardonique.

— Pour tes péchés, mec!

— Mes péchés?

— Pour tes mensonges! Pour ta brutalité! Tu sais très bien de quoi je parle...

Un instant, le Lorena Bar se transforme en taverne de l'enfer, d'autant que les deux types louches qui me collent

comme des taons depuis l'aéroport font leur apparition à l'arrière-plan. Sous ma chemise, la température atteint les cinquante degrés. Hunter Thompson a laissé des phéromones sur les plinthes, *Selab!* Peut-être que Mendelsohn joue un type borderline et qu'il reste dans la peau de son personnage après avoir quitté le plateau?

— Hey mec, je déconne! Ces questions te glacent le sang, non? Et ça marche avec tout le monde, tu essaieras! Lâche aussi: «Es-tu sûr d'avoir bien choisi ce qu'est pour toi l'amour et ce qu'est le remords? Sois honnête? Demande ça à ta femme un soir de Thanksgiving, tu verras!»

Il fait signe au barman qui plante aussitôt un verre devant moi. Mendelsohn me sert cinq bons centilitres de son rhum ambré.

— Pour te remettre de tes émotions! Au fait, moi, c'est Ben, dit-il en me tendant la main.

Je me présente.

— Pourrais-tu me dire où a lieu le tournage, précisément?

— Ouais...

Nouvelle absence. Il oublie ma question une bonne minute puis y revient.

— En ce moment, on tourne au Moorings Village, un complexe hôtelier à la sortie de la ville. L'équipe est installée là-bas. T'es français? Je reconnais cet accent, ma sœur sort avec un frenchy... Et c'est pas mon copain!

Dans cette chaleur, la fatigue aidant, les gorgées de rhum explosent dans mon cerveau. Le décor flotte autour de moi quand, au premier coup d'œil, je reconnais l'actrice Linda Cardellini. Elle approche et saute au cou de Mendelsohn.

— Je vois que t'es en pleine désintox, Ben!

— Tout juste! J'ai pas fumé de la journée!

— Salut!

Au courant de ses origines italiennes, je m'entends lui répondre:

— Buona sera Signorina! (Bon sang, est-ce que je viens de dire ça?)

— On s'est déjà croisés, non? Tu fais partie de l'équipe des machinots?

Un verre se remplit devant elle, elle le descend d'un trait. Je n'ai pas le temps de lui dire qu'elle me confond avec un autre.

— J'ai envie de danser! Qui vient?

Suis-je encore endormi dans l'avion quelque part au-dessus de l'Atlantique? Ou allongé en plein rêve sur le lit de ma chambre d'hôtel? Je la suis sur la piste de danse, quand ce que j'entends me fait m'effondrer intérieurement.

— Tu connais les pas de la rumba cubaine?

Je tente de gagner du temps.

— Les pas de quoi?

— Rumba cubaine! Regarde, c'est facile!

Alors qu'elle se met à rouler des épaules, incapable de reproduire ses chaloupés — je suis un peu coincé, c'est clair! — je l'accompagne en frappant des mains. Linda Cardellini et sa beauté criminelle se démène devant moi, il me suffirait de tendre le bras pour la toucher. Mendelsohn nous regarde depuis le comptoir. Je me dis que ce bar est peut-être le lieu de rendez-vous de l'équipe, et que Sam Shepard pourrait bien surgir de nulle part pour commander une Margarita. Chacun d'entre nous espère un miracle, non? Qu'il lui arrive quelque chose d'inattendu et de merveilleux. Ceux à qui ça arrive sont souvent effrayés, ils ont un mouvement de recul. Ça a été mon cas souvent. Pas ce soir. Pas cette nuit. Voir s'empourprer le visage de Linda Cardellini qui se trémousse un sourire aux lèvres n'est-ce pas *déjà* un événement miraculeux?

Un danseur du cru l'entraîne, je flotte jusqu'au bar. Mendelsohn remplit nos verres.

— Elle joue ma petite sœur. De quoi être traversé par quelques pensées incestueuses, t'en dis quoi?

Je me demande s'il ne chercherait pas encore à me tester. Je l'entends déjà me sortir que ce truc d'inceste marche toujours, à Thanksgiving ou à Pâques, mais non.

— Avec ce genre de femme, mieux vaut être prudent. Elle t'aime trois jours, et te chie dans le cœur le restant de ta vie.

À la façon dont il plisse les yeux et insiste sur chaque mot dévoilant ses dents jaunies, *sheet-in-your-heart*, je me dis qu'il doit en avoir fait l'expérience.

Ce n'est pas le moment de regarder à la dépense, je lui offre un verre à mon tour. Il se décide pour un Havana Club hors d'âge, je l'accompagne. Très vite la chaleur redouble, le volume de la musique redouble, je m'accroche au tabouret, enveloppé par le halo de vapeur qui s'échappe de mon corps. Ben traverse lui aussi des turbulences, il articule comme s'il avait du carton dans la bouche. L'envie me prend de lui raconter ce qui m'a poussé à venir ici. À choisir entre maintenant et plus tard. À franchir la limite. À toucher du doigt quelque chose. Je crois qu'il comprendrait, peut-être même chercherait-il à m'aider, mais une résistance m'en empêche. Linda est de retour, essoufflée, elle annonce qu'elle va commander un taxi, et propose à Ben d'en profiter. Il lève les yeux au plafond, et tel Robert Mitchum dans la *Nuit du chasseur*, entame une lutte entre ses deux mains qu'il commente en surjouant la scène.

— L'envie de débauche l'emporte sur le besoin de sommeil, mais contre toute attente, l'épuisement retourne la situation.

Il vide le fond de son verre.

— OK, p'tite sœur, j'suis ton homme!

Le clin d'œil qui m'est destiné n'échappe à personne.

Dix secondes plus tard, je suis seul au comptoir comme si rien ne s'était passé. Entre les rangées de bouteilles, je distingue mon visage dans le miroir du bar. Je fais un signe

de la main à l'attention de mon reflet, synchrone celui-ci me salue d'un hochement de tête. On s'est reconnus. La situation pourrait être pire. La piste de danse s'éclaircit. L'horloge murale indique 01 h 00. Il est temps de rentrer. Descendre du tabouret est déjà toute une affaire, il fallait en plus que je sois venu à vélo... Je traverse la terrasse et le ponton comme si je marchais sur la lune. Le beach bike pèse maintenant une tonne. J'appuie sur les pédales et m'élançe jusqu'à atteindre ma vitesse de croisière. L'air est odorant et sucré. Le long de la côte, les eaux du golfe du Mexique soupirent dans les palétuviers. Me viennent à l'esprit les mots de Dos Passos qui décidèrent Hemingway à s'installer au bout de cette route : « Venir à Key West, c'est comme flotter dans un rêve. » Bien vu, John ! À cette latitude subtropicale, le rhum agit plus vite qu'ailleurs, et la longue nuit de solstice pousse à la méditation. Chaque seconde, chaque coup de pédale est un sursis. La vie est une flamme. Un vent, et elle passe, vouh ! Et si à cette seconde tu as des regrets, les morts sont morts pour rien. Alors c'est la fin du monde !

Tout en serpentant sur la route, dans le ciel semé d'étoiles, je distingue la Grande Ourse que les Chinois appellent « L'hôtel des sept étoiles », mon éternel repère, quand le klaxon d'un camion me fait redescendre. Des types braillent je ne sais quoi à mon attention. Je comprends tout en apercevant le panneau BEWARE OF ALLIGATORS. Montée d'adrénaline. Je me fous soudain de la paix des morts, et file comme un dératé sur près d'un kilomètre jusqu'au parvis éclairé de la petite église San Pedro. Là, je m'arrête, les poumons près d'exploser. Une église, pourquoi pas ? Je n'ai jamais su prier, mais faire brûler un cierge est dans mes cordes. L'occasion de confesser mes péchés ? La plaisanterie de Mendelsohn est peut-être un présage à considérer. Après toutes sortes de manœuvres, la porte de l'édifice reste fermée.



Des tranchées dans le ventre me rappellent que je n'ai rien mangé de la journée, je me remets en selle. Une borne affiche km 81, l'enseigne du Sunset Inn flashe à l'extrémité de la baie. Sur le parking de la marina, un food truck sert encore à cette heure. J'engloutis une assiette de tacos comme si ma vie en dépendait. La sauce pimentée me cuit la bouche et l'œsophage, des images de la soirée se télescopent dans mon esprit. Agrippé aux poignées de mon vélo de plage, je pousse en direction de l'hôtel, je veux mon lit. Couverte d'un buvard d'éther, la lune fond sur le ciel nocturne. Islamorada. 21 juin. La sonnerie d'un SMS me surprend. D'une main et d'un œil mal assurés, je lis : *Alors, as-tu trouvé ce que tu cherchais ?*

Le réveil n'est pas brillant, mais le breakfast exotique me redonne forme humaine. Dehors plane un ciel uniformément bleu. Je me décide pour une baignade matinale. La petite plage de Founder's Park est déserte à cette heure. Je glisse dans l'eau transparente et nage droit vers le soleil. Mes muscles se raffermissent, le goût du sel m'emplit la bouche. Les yeux fermés, j'écoute le clapotis des vaguelettes, mon corps flotte à l'unisson du paysage jusqu'à ce que le vrombissement d'une horde de Jet-Skis me tire des limbes, et me fasse sortir de l'eau. Sous un banyan, je réfléchis à la meilleure façon d'approcher Sam Shepard. Mais quel acteur reçoit de supposés journalistes en plein tournage ?

Début d'après-midi. Direction le Moorings Village. Une documentation du centre touristique décrit cet ensemble de « cottages grand luxe » disséminés dans une forêt luxuriante comme un lieu unique. L'hôtesse d'accueil est renseignée, c'est dans la résidence principale, la Blue Charlotte House et sur sa plage privée, que de nombreuses scènes de *Bloodline* sont tournées. À l'approche du 123 sur Bd Beach, je repère des camions de la production. L'entrée de la propriété est

gardée par un service de sécurité privé. Tous les accès sont bouclés. Je me présente à un gros malabar, talkie-walkie en main et bombe de gaz à la ceinture, qui discute avec son collègue. Personne n'est autorisé à entrer. Serait-il possible de parler à quelqu'un de la production ? J'agite un abonnement de médiathèque en guise de carte de presse.

— Je suis journaliste ! J'ai rendez-vous pour une interview !

— Hein ? Quoi ?

— J'ai...

Le type ne comprend pas. Mon accent ? J'insiste pour qu'il prévienne une attachée de presse, un stagiaire, n'importe qui. Je répète mon nom comme s'il pouvait impressionner. Le regard du molosse s'assombrit, je calme le jeu, ces gars ont plaqué des mecs au sol pour moins que ça. Je n'obtiens rien de leur part.

Je m'écarte et longe la propriété dans l'espoir d'apercevoir quelque chose, l'écho d'un mégaphone se propage depuis le fond du parc. Aucun arbre ne permet d'escalader la clôture. Posté de l'autre côté du boulevard, j'attends un changement d'équipe pour tenter une nouvelle approche. Rien ne bouge. Trois heures plus tard, l'insolation me guette. Réfugié dans un bazar le temps de prendre le frais, je garde un œil sur l'entrée du *resort* quand une voiture apparaît, derrière ses vitres fumées, je reconnais l'actrice Sissy Spacek. Je me précipite dans son sillage pour profiter de l'ouverture. Rien à faire. Dégommer les deux gorilles malentendants devient une obsession. Je ronge mon frein. Le ciel vire à l'orange, j'attends. La nuit tombe, j'attends. Deux camions réfrigérés sont autorisés à pénétrer dans l'enceinte de l'hôtel. Infiltrer une camionnette de traiteur ? Dois-je vraiment en passer par là ? Ou bien tenter ma chance de nuit, par la mer, style Forces Spéciales ? Je ne saurais dire si j'envisage ces options comme de pures fantaisies, car à cet instant, j'observe ma

vie sous un angle inattendu. Lassé, je finis par prendre le chemin de l'hôtel.

La rumeur de la marina bondée de touristes se répand jusqu'au balcon de ma chambre. « Lointaine étoile filante / Nuit marquée de cicatrices », Shepard m'accompagne. Il est tout entier dans ses livres. Pourquoi le chercher ailleurs ? « Révèle une seconde une vue secrète / Puis vite le poing se referme ». La climatisation joue avec mes nerfs. Les yeux fixés sur le plafond, j'écoute mes os, mes organes, je glisse avec les gouttes de sueur le long de ma nuque. Parce que je suis venu ici pour ça : accéder à cette vue secrète avant que le poing du ciel ne se referme ! Shepard est un conteur épique, méfiant vis-à-vis de tout ce qui est trop intellectuel, trop rationnel, et attiré par la magie et le surnaturel. Sa poésie précise, dépouillée, a ouvert mon regard sur une autre dimension du monde.

Sale nuit. Mauvais rêves. Un bain de mer recharge les batteries nerveuses.

À peine midi, je suis en place devant l'entrée du Moorings Village. L'hôtesse de l'agence de tourisme m'a confié à voix basse que les acteurs se réunissaient certains soirs au bar du Green Turtle Inn comme si elle refilait un tuyau pour une course. — Ça restera entre nous. Promis !

Je tente à nouveau ma chance auprès du service de sécurité. Les têtes ont changé. Une Hispanique du genre costaud s'approche. Je lui fais part de ma requête qu'elle considère deux secondes en visant ma carte de presse improvisée. Sur le revers de sa chemisette, un badge à son prénom, Lucia. Embarrassée, elle se tourne vers son collègue à qui elle refile le document. — Reste tranquille. Sois calme. Ne dis rien ! Tu es *réellement* attendu pour une interview. « L'attitude aide le